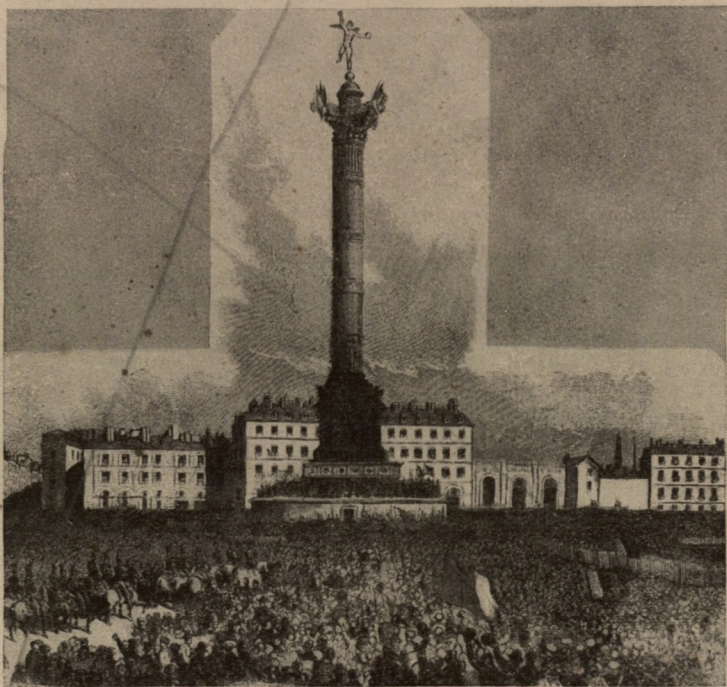


ANATOMIE DES RÉVOLUTIONS

# *Quarante-huit*

PAR

JEAN CASSOU



*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication







# I

## DES CHOSES SECRÈTES ET MAUDITES

Il est d'usage de railler 48, les « vieilles barbes de 48 », l'esprit « quarante-huitard ». De cette époque date l'idéalisme républicain, avec tout ce qu'on lui attribue de burlesque, la croyance au progrès, l'attente de la république universelle, l'anticléricisme, et cette conquête dans laquelle on veut que les démocrates aient mis, comme dans une panacée universelle, de si naïfs espoirs : le suffrage universel. Cet adjectif d'universel, d'ailleurs, qui revient à tout moment dans le langage de cette époque, prête à rire. Car il est risible de voir les hommes n'accepter leur condition que si elle est partagée de l'espèce entière. Aussi représente-t-on le type de l'homme de 48 comme un rêveur sentimental et humanitaire, indiscretement soucieux du monde, toujours en état d'effusion et de débordement, et dont les esprits avertis savent qu'il se heurtera inéluctablement à une sévère réalité. Plus dangereux par ses illusions, d'ailleurs, que par ses méchantes intentions, car il ne s'attaque qu'à des ennemis imaginaires : les jésuites, les tyrans. C'est un bon homme au fond, qui chante des couplets de Béranger et tient essentiellement à délivrer la Pologne. Patriote enragé,

enfin, ce qui n'est pas si mal, quoique, parfois, un peu gênant et, souvent, inopportun. Tout cela a été fixé dans le personnage du pharmacien Homais, une de ces figures géniales, comme celles de Cervantes ou de Molière, où les grands poètes, qui sont à la fois de grands réalistes et de grands dialecticiens savent peindre tout ensemble un type social et le conflit d'un idéal avec sa propre caricature.

Mais cet idéal même, il semble qu'on ne veuille le voir qu'entièrement recouvert par la caricature. Les écrivains qui l'ont exprimé, Lamennais, Quinet, George Sand, ne sont guère évoqués que pour leurs ridicules. Déjà le romantisme a subi la défaveur que l'on sait : mais nous touchons ici à la queue du romantisme, ceux dont on ne parle même plus. Sans doute a-t-on, de nos jours, remis à la mode Liszt et Chopin, mais sans conviction profonde, et parce que, lorsqu'un goût est resté périmé pendant quelques saisons, il faut bien qu'il reparaisse les saisons suivantes. Lorsqu'on a usé des robes longues, il faut bien revenir aux robes courtes. Quant à Victor Hugo, nul n'ignore à présent que c'était un imbécile. La critique universitaire s'est armée du dogme de la distinction entre le fond et la forme pour accorder au père Hugo une indéniable puissance verbale, mais en proclamant qu'il n'y a rien à chercher dans ses idées, qui sont un ramassis d'incompréhensibles obscurités ou de sottises énormes. Là-dessus, on s'est rassuré, l'affaire a été réglée; cette solution fournissait au public une explication du génie poétique, celui-ci consistant à habiller de phrases sonores des lieux-communs pataphysiques.

Les principes de 48 paraissent d'autant plus comiques qu'ils sont devenus officiels, que c'est sur eux que s'est fondé le régime qui, depuis plus d'un demi-

siècle, gouverne la France, et enfin que leur instauration ne semble pas s'être accompagnée de terreur. Un régime n'est pris au sérieux que lorsqu'il est cruel. On oublie que celui-là est le résultat d'un compromis. On néglige la tension qu'il renferme et implique. On ne veut pas savoir qu'il est, lui aussi, comme tant d'autres régimes, né dans le sang. Mais non pas dans le sang des tenants et des privilégiés d'un régime antérieur, ainsi que les régimes nés d'une révolution, mais dans le sang de la révolution même, surprise dans son élan. Les principes de 48 ne sont pas une espèce d'évangile doux et solennel, une révélation immuable, toute formulaire et rituelle, et qui servirait à orner l'éloquence innocente, et, par là même, dérisoire, des distributions de prix et des comices agricoles. Il faut les considérer, à leur naissance, comme ayant eu une valeur révolutionnaire, donc tragique, valeur qu'ils continuent de recéler en puissance et en acte. Le suffrage universel a pu être fixé dans une boîte que gardent, sur nos places publiques, des prestidigitateurs en redingote et à favoris : il reste une arme qui n'a pas perdu toute sa virulence possible; il demeure doté de prestiges, dont les dangereux effets sont infiniment imprévisibles. Les idées confuses, grouillantes, excentriques, aventureuses de 48 se sont cristallisées en dogmes officiels, et on ne veut plus leur voir que ce caractère officiel, donc grotesque. Mais replacées à leur origine, elles retrouvent toute la richesse illimitée de leurs chances, leur signification profonde; nous mesurons les bouleversements qu'elles allaient fatalement entraîner lorsque les deux sursauts de réaction de juin 48 et de mai 71 les suspendirent et, justement, les officialisèrent, les rendant ainsi, d'apparence et pour le moment, inoffensives.

Seulement, un oubli prudent règne sur ces deux crises. On fait silence sur tout l'univers souterrain de sentiments, d'aspirations, d'espérances, où purent se former des principes aussi vulgaires pour nous et aussi pacifiques et domestiqués que le suffrage universel, la république universelle, l'instruction laïque et obligatoire, etc. Derrière toutes ces aimables billevesées, d'autres principes apparaissaient, jusqu'à l'examen desquels il était périlleux d'aller et sur lesquels la pierre du tombeau est retombée lourdement. Mais, si l'on veut pousser jusque-là, toute une autre face du « stupide XIX<sup>e</sup> siècle » se révèle, dont il n'est pas séant de parler. Sans doute a-t-on coulé dans le bronze les hommes de 48; sans doute occupent-ils un rang de choix dans la nomenclature des rues et avenues parisiennes; mais l'histoire tient à glisser sur les étranges nouveautés qui surgissent des profondeurs de leur siècle et en particulier sur la volonté toute singulière et prodigieuse qui s'y manifesta, de passer de la révolution politique à la révolution sociale.

Telle est, en effet, la grande invention de cette période. A sa lueur sulfureuse des ombres inquiétantes, Blanqui, Barbès, s'agitent et montrent leurs chaînes; des quartiers de grandes villes, la Croix-Rousse à Lyon, le faubourg Antoine à Paris, érigent leurs murailles, dans l'épaisseur desquelles on n'imaginait pas que des êtres humains pussent vivre; des barricades se dressent, un drapeau inconnu fait flotter ses plis noirs, des mots d'ordre, âpres, directs, immédiats retentissent, exigeant de la société ce qu'elle ne veut ni ne pourrait donner sans mourir à elle-même. Et, enfin, on se permet, dans certains lieux, des débats sur des questions inouïes, par exemple de savoir comment, par quelles voies et par quelles méthodes pourrait plus sûrement



s'accomplir cette révolution sociale, comme si le seul fait d'envisager son existence, de produire son nom n'était pas un scandale suffisant et qui mérite la prison, la proscription, le bagne, l'anéantissement.

Le tourment de l'universel, qui éclata dans ce moment de l'histoire humaine, s'est satisfait dans une certaine mesure, au delà de quoi il a été décidé qu'on ne poursuivrait pas d'autre enquête. C'est cela qui s'appelle une révolution politique. Et les termes d'égalité, de fraternité, de raison et de justice, par quoi s'exprime ce tourment, ont été définis une fois pour toutes, comme si leur contenu était à jamais épuisé. Ils ne sont plus redoutables. Ce sont des devises au coin desquelles est frappée notre monnaie courante et qui valent pour n'importe quelle marchandise. On peut donc en rire à son aise. Mais si des esprits pervers voulaient leur faire rendre davantage, tendre leur signification à l'extrême, la chose serait moins plaisante. Or il existe des esprits de cette sorte et que le Malin agite d'un désir de mouvement perpétuel. Pour eux, la boîte de Pandore du suffrage universel n'a pas encore répandu tous ses désastres. Pour eux, la république n'a pas dit son dernier mot, on n'en a pas encore fini avec elle. Pour eux, non seulement la démocratie permet l'accession au pouvoir de la classe bourgeoise, mais encore, derrière celle-ci, elle ouvre la porte aux capacités, à la paysannerie, à la moyenne et à la petite bourgeoisie, réclame du travail et du pain pour les prolétaires, les éduque afin de leur permettre de prendre plus clairement conscience de leurs droits, puis de leur nombre et de leur force, enfin laisse entrevoir le temps où le pouvoir n'étant pas concentré en quelques mains, mais universellement partagé, sera comme s'il n'était plus et où le mot même de gouvernement n'aura

plus de sens. Ces changements épouvantables sont de l'ordre des choses dont on ne parle pas. Ou, si l'on en parle, ce ne peut être qu'avec des anathèmes. Car il est des choses impies, dont il faut étouffer à tout prix la publication.

L'histoire du Diable à travers les âges n'est pas entièrement connue. Mais on sait la forme qu'elle a revêtue à certaines époques. Il existe, par exemple, toute une tradition de doctrines occultes qui professèrent l'unité de la matière, rompant ainsi avec un dualisme qu'ont toujours proclamé les religions officielles, les églises, les morales soucieuses de conserver l'ordre établi. Parfois certaines doctrines interdites ont trouvé leur vérification et leur application pratique dans les conditions d'un âge ultérieur et se sont vues ainsi intégrer au corps du savoir public : mais ce n'est qu'après avoir frôlé le bûcher et traversé le purgatoire du mystère et du secret. Ainsi en fut-il de tant de découvertes de la science et de propositions de la raison. Plus récemment, on a parlé d'une « poésie maudite » et d'un « art maudit », parce qu'il s'est trouvé que les formes les plus saisissantes, les plus belles et les plus authentiques de l'expression humaine ont été dues à des hommes qui prétendaient vivre en dehors de la société de leur temps et ne donner expression qu'à leur destin particulier, et non aux prétentions spirituelles de cette société.

48 fut particulièrement fertile en doctrines et en expressions de cette sorte. Beaucoup de choses y furent inventées, exprimées, pratiquées, qui pouvaient paraître malséantes et périlleuses. Ce fut un âge spécialement favorisé du Diable. Aussi fut-ce un âge plein de mystère et où l'on se plaît à flairer partout du mystère. On découvre que l'histoire est faite non seulement de

ce qu'on voit, mais de ce qu'on ne voit pas. Sans doute y a-t-il eu jusque-là les secrets ressorts de la diplomatie, les décisions nocturnes des alcôves royales, tout ce que ne racontent pas les chroniques de la cour, tout ce que peuvent cacher de fantaisie imprévisible les replis de la cervelle des princes. Mais à ces causes d'autres s'ajoutent, plus excitantes encore pour la curiosité : le capital mène le monde, et ce qu'il veut et ce qu'il fait, comment le savoir ? Comment parvenir à la source où il décide de son action ? Parfois un scandale trop éclatant ouvre une lueur sur ce qui se passe dans la société dominante, ses intérêts, ses mœurs, la façon dont elle entend conduire le train public. Les gazettes, cette fois, sont bien obligées de donner quelques éclaircissements. Pour le reste, on ne peut qu'imaginer, et c'est à quoi s'emploient les romans. Interminables comme la vie elle-même et ses péripéties, ils nouent de multiples destinées, sujettes à tous les hasards que peut permettre une société sans cadres bien arrêtés, qui vacille à chaque coup de bourse, et où tout est possible, sauf à un seul : le prolétaire. Aussi le héros de ces feuilletons sera-t-il, par contradiction, le prolétaire, un prolétaire épique, idéal, exceptionnel, en lutte, lui tout seul, contre la masse mouvante de cette société, et que cette lutte peut mener au baigne, mais qui en revient et, caché dans son manteau, sous un faux nom, sous un faux visage, reprend le combat. C'est sous cet aspect qu'il nous apparaît dans un roman d'une émule de George Sand, Mme Flora Tristan : il y est un héritier de Manfred, un précurseur de Jean Valjean et porte le nom caractéristique de Méphis, abréviation de Méphistophélès (1). Car en réalité, que pourrait-il, tout

(1) Flora Tristan : *Méphis*, chez Ladvoeat, librairie du Palais-Royal, Paris, 1838.

seul, le pauvre aventurier, si les forces infernales ne lui viennent en aide? Il faut donc qu'il y ait un peu du diable en lui. Ce nom de prolétaire qui, aujourd'hui, se définit de façon si précise, en terme de lutte de classes, sonne alors tout romantiquement et ténébreusement. C'est le paria, le galérien, le carbonaro, l'artiste, le régénérateur, l'adversaire des Jésuites. De sa rencontre avec une belle Espagnole naîtra la femme inspirée qui doit rédimmer le monde.

Telles sont les fantasmagories que projette le siècle. On attend le transmutateur, le magicien. Mais ce n'est que dans une obscurité confuse et ambiguë que la romanesque Flora Tristan donne à ce messie le nom de prolétaire. Se laissant aller à une pente plus facile, Sue choisira, pour type du héros qui sait et qui voit, un prince déguisé, un être de richesse et de puissance, qui consent à descendre dans les bas-fonds pour pardonner au vice aveugle et l'élever jusqu'au bien, jusqu'à l'ordre. Tel est le thème des *Mystères de Paris*, dont Karl Marx, dans une analyse fameuse, a dénoncé le conformisme vertueux, philanthropique et petit-bourgeois (2). Il n'en est pas moins vrai qu'en se laissant duper par cette féerie, l'imagination populaire découvre la misère dont elle tente de s'évader, le caractère souterrain de son foyer d'origine. Elle est dans la nuit. Dans la nuit d'un Paris sordide et terrible, où végètent des métiers serviles, sous de pauvres lampes, et où rampent d'étranges expédients. Seule une puissance surnaturelle peut permettre aux misérables d'accéder à une autre existence, que ce soit le coup de baguette de Rodolphe, le héros des *Mystères de Paris*, ou que ce soit, chez Balzac, le diable de la *Peau de*

(2) Karl Marx : *La Sainte Famille*, Œuvres philosophiques, Paris, Costes, t. II, 1927, pp. 94-137, et t. III, 1928, pp. 38-124.

*Chagrin* apparaissant au jeune joueur affolé de désir et de poésie. Rêves que tout cela ! Mais rêves dont l'exaspération et la folie ne peuvent s'expliquer que par contraste avec une réalité effroyable. Rêves qui, sur cette réalité, projettent une lumière ruisselante. Les joues pâles et creuses des jeunes ouvrières, le tremblement craintif des prostituées, l'ombre où les chiffonniers croupissent, les enfants en haillons, la faim, l'usure, le crime, et le travail, tout cela qui était, et qu'il y avait peut-être intérêt à laisser ignoré, se révèle avec une intensité fascinante. Et le soupçon pourrait naître, que ces bas-fonds constituent un élément fatal et indispensable de l'immense mécanisme social. Oui, peut-être cette masse claire-obscur joue-t-elle son jeu dans la gravitation des forces en présence. Peut-être ce fumier sert-il d'engrais aux multiples productions du monde. Peut-être le dernier mot, faut-il aller le chercher sur la bouche du chiffonnier philosophe, le grand succès de Frédérick-Lemaître, dans le mélo de Félix Pyat (3). « C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, là, dans cet osier... » On ne sait où aboutissent ni d'où tirent leur genèse les actes de la finance, de la presse, de l'industrie. A mesure qu'on avance dans l'expérience de cet univers en perpétuelle rotation, on se sent le jouet de mains inconnues. Un siècle plus tôt, le Diable boiteux ne découvrait que des secrets psychologiques, purement individuels, ce qui se cachait sous l'apparence de personnages définis, atomiques, séparés les uns des autres, le vice particulier du juge, la luxure du dévot, les rides de la vieille belle fardée, l'avarice de l'avare, la manie du maniaque. Le

(3) Félix Pyat : *Le Chiffonnier de Paris*.

moraliste procédait par catégories. A présent, ce qu'éclaire la lanterne du romancier ou de l'auteur de mélodrames, c'est la réciprocité des actions. Sous les toits, derrière les fenêtres, il se passe quelque chose. Une énorme intrigue à débrouiller, une énigme pleine de prolongements et dont on retrouve un fil dans une mansarde, un autre dans un salon. Un fil dans la Maison Dorée, le célèbre restaurant du coin de la rue Laffitte et du boulevard, un autre dans la Cité Dorée, métropole des chiffonniers, à la barrière des Deux-Moulins. Et il se pourrait justement que ce soit là, dans ce salon ou dans ce cabaret à la mode, au milieu de la richesse insolente, auprès du pouvoir malfaisant et abusif, que l'on finit par découvrir le nœud de l'affaire. Sans doute n'en faut-il pas conclure à la nécessité de détruire le salon, la richesse et le pouvoir. Au contraire, le redressement des torts et l'apparition de la vérité restituent à l'innocence malheureuse et pervertie la juste jouissance du salon, de la richesse et du pouvoir. Mais cette enquête au long des fils du labyrinthe a tout de même déjà permis d'entrevoir toutes sortes de conjonctures bizarres et terribles et, au fond de ce Paris prodigieux, une population qui, jusque-là, n'avait point paru digne du moindre regard. Désormais toute épopée de l'espèce humaine doit comprendre, à la suite des plus illustres légendes, la geste des Pauvres Gens. Ils ont leur place dans cette apocalypse effarante, gouvernée par des moyens et des ressorts occultes. Et puis, les Jésuites...

De la mythologie populaire du siècle nous exhumerons un autre roman-feuilleton, le *Juif-Errant*, qui désignera les Jésuites comme les maîtres de tous les ressorts et de tous les secrets. Ils savent ce que les intéressés eux-mêmes ignorent, ils connaissent les origi-

nes, les parentés, toute la chronique des familles, leurs vicissitudes, le lieu de leurs trésors. Et le poème se déroule depuis le détroit de Behring jusqu'à ces contrées de l'Asie où la Compagnie s'en va chercher l'alliance du choléra. Encore un coup, le besoin à quoi répondent ces fantaisies est celui de découvrir un lien à des événements dont l'apparence est incohérente. Obscurément, l'imagination se persuade que toutes ces inégalités de la réalité sociale, ces chutes, ces ascensions constituent *une seule et même action*, c'est-à-dire qu'elles procèdent d'une cause et qu'elles ont un lien entre elles. Le développement du roman-feuilleton et la création des sciences sociales sont parallèles. De là à concevoir, comme le fait l'imagination populaire, que tant d'événements étranges sont connus et voulus de certains, il n'y a qu'un pas. Ces événements sont dans une main, et qui n'est pas celle de la Providence. On n'accuse pas encore le régime économique, on n'analyse pas son mécanisme, mais on l'incarne dans un ennemi redoutable, mystérieux et clairvoyant.

Réciproquement, d'ailleurs, l'émancipation de l'esprit, le progrès des lumières, la cause de la nature humaine et de la raison trouvent chez les Jésuites d'ardents adversaires. Le grand mouvement commencé par le xviii<sup>e</sup> siècle et par la Révolution française est battu en brèche. La Restauration a marqué, avec le triomphe des Maistre et des Bonald, une violente offensive de la Contre-Révolution. Mais les dernières années de la Monarchie de Juillet marquent un réveil du siècle des lumières et de l'esprit révolutionnaire. La lutte a repris. Le diable a relevé la crête. Les Jésuites, à la tête de ces milices qu'avait rêvées le génie guerrier d'Ignace de Loyola, mènent le bon combat. Tout de suite ils désignent l'adversaire : le libéralisme, le *lais-*

*sez faire, laissez passer* de la bourgeoisie, laquelle, non seulement dans le domaine économique, mais aussi dans le domaine intellectuel, estime que les idées sont une marchandise comme une autre et que les abandonner à leur libre concurrence est encore le plus sûr moyen d'en émousser la pointe pernicieuse. Tel grand-maître de l'Université est sans doute un homme d'ordre et d'autorité, mais c'est aussi, un protestant et qui assoit son goût de l'ordre et de l'autorité, non pas sur l'infailibilité ultramontaine, mais sur des principes humains, sur sa raison individuelle, sa conscience. Cette présomption bourgeoise, cette témérité, cette imprudente coquetterie, un jour les bourgeois auront à s'en repentir. Car si l'on veut l'immobilité totale et absolue des choses, il faut lui assurer un fondement plus solide que la pauvre raison humaine. L'ennemi, ce n'est donc pas seulement Quinet et Michelet qui, eux, dans leurs cours tumultueux, vont jusqu'à faire justifier par cette raison humaine les saturnales révolutionnaires. Mais c'est aussi le *Journal des Débats* qui, s'il faut en croire la pastorale de Mgr l'évêque de Chartres, de 1842, « nourrit la jeunesse de doctrines aussi désastreuses qu'impies, jette les caractères ardents dans la voie de la corruption », enfin « donne l'impulsion aux sentiments de désespoir, aux crimes, aux fureurs, aux rébellions les plus sanglantes et les plus lamentables » (4). Ce n'est pas seulement Michelet et Quinet que les rédacteurs de l'ultramontain *Univers* dénoncent parmi les dix-huit professeurs de leur *Lettre à M. Villemain* du 31 mars 1842, mais aussi MM. Cousin, Jouffroy, Nisard, Jules

(4) F. Génin : *Les Jésuites et l'Université*, Paris, Paulin, 1848, pp. 49 et 51.



Simon, Bouillier, Philarète Chasles, Michel Chevalier, J.-J. Ampère. Le siècle entretient en effet deux dragons terribles : la presse « s'il m'est permis de l'appeler par son nom », comme dit Mgr de Chartres dans la même pastorale, — et l'Université.

Dans les chaires de l'Université s'étale, à côté de Michelet et de Quinet, une doctrine qui, sous des dehors moins déclarés, n'en est pas moins effroyable. C'est la doctrine du pétulant libéralisme bourgeois, une sorte nouvelle de libre examen, un dilettantisme de la raison, une curiosité malsaine qui, sous couleur d'étude, joue avec les doctrines perverses et les hérésies. On l'appelle d'un nom enjoué et qui signifie bien relâchement, facilité, compromis, tiédeur : l'éclectisme. Victor Cousin est son prophète.

Sans doute Victor Cousin, dans une période où la bourgeoisie aura repris assez d'autorité pour ne plus avoir rien à craindre des intempérances de la philosophie, se réconciliera avec la réaction : son spiritualisme éclectique et académique en sera entièrement sanctionné. Cousin prendra figure de prélat de l'Eglise laïque et officielle, qui a consenti à composer avec l'autre Eglise pourvu que se voie satisfaite sa soif de considération. Et l'autre Eglise, de son côté, lui aura donné sa bénédiction. Mais pour le moment, l'Eglise mène croisade contre lui, comme contre tous les fauteurs de désordres. Ne vient-il pas de révéler le fragment de Pascal, que Port-Royal n'avait pas osé publier : « Cela vous fera croire et vous abêtira... » ? Ainsi il contribue à défendre la pensée libre contre une vaste tentative de domination à laquelle il s'avère qu'un cerveau aussi fier que celui de Pascal n'avait pas résisté. L'année suivante, 1843, Quinet et Michelet publient leur livre sur les Jésuites. On réédite aussi les

Constitutions de Saint Ignace, manuel de grande politique morale.

Cette politique, les Jésuites prétendent de nouveau l'appliquer. Cette domination des âmes, ils la revendiquent impatiemment. Par un ingénieux et impertinent paradoxe ils empruntent pour cela leurs armes au Diable lui-même : c'est en effet au nom de la liberté que, par la voix impérieuse et pathétique du comte de Montalembert, la Compagnie réclame le pouvoir d'enseigner et de reprendre ainsi, dans les consciences, tout le terrain gagné par l'esprit malin depuis Voltaire et la Révolution. Il ne saurait, sur ce point, y avoir le moindre partage entre l'Etat et la religion, les prêtres étant admis dans les écoles pour ce qui est de leur ressort, tandis qu'ils n'auraient aucun mot à dire en matière d'histoire, de littérature ou de philosophie. Allons donc ! L'Eglise catholique est reine ou elle n'est rien : c'est la thèse de Montalembert. Elle doit être libre de gouverner, dans toute leur étendue, les âmes que lui auront confiées les pères de famille. Et c'est ainsi qu'elle pourra mener de front la lutte contre le siècle et contre toutes ses inventions. Contre « la vipère noire », nom qu'un libelle clérical décerne à la philosophie et par lequel il entend : « M. de Voltaire, avec sa belle famille janséniste, idéaliste, matérialiste, saint-simoniennne, fouriériste, universitaire » (5).

Contre cette dernière secte le cléricalisme n'épargne aucun trait d'éloquence. « Sophistes sans pudeur et sans entrailles, s'écrie Mgr de Chartres dans l'*Univers*, que voulez-vous faire de la jeunesse française ? Oui,

(5) *Onguent contre la vipère noire*, composé par le Dr Evariste de la Gypendole. Paris, Gaume, 1843. Sous ce pseudonyme étrange se cachait un abbé Martinet qui, d'autres fois, signait Polichinelle ou Platon-Polichinelle.

ces jeunes âmes que le ciel a pourvues d'inclinations si heureuses, parlez! Que prétendez-vous en faire? Voulez-vous donc, comme ce personnage infâme et abhorré des fables antiques, les dépouiller de leur nature, les transformer en animaux immondes et en bêtes féroces (6)? » Dans son mandement de 1845, le bouillant évêque proclame que les révolutionnaires peuvent écrire trois noms sur leur commun drapeau : Robespierre, Spinoza et l'Arétin (7). C'est en effet sous le signe du panthéisme et du dévergondage que l'Université s'apprête à nous ramener les jours sanglants de la Terreur. « L'Université, annonce M. Clausel de Montals dans la *Gazette de France*, est destinée à écrire son nom fatal sur les ruines fumantes de la France (8). »

L'Université, selon un mémoire de l'abbé Combalot, forme « des intelligences prostituées qui vont chercher au fond des enfers la glorification du bague, de l'inceste, de l'adultère et de la révolte. — Ce sont les enfants de l'Université qui souillent leurs festins par des orgies sauvages. — Le prophète les a peints d'un seul trait quand il a dit : Ils n'ont de joie que dans le mal, et les choses les plus infâmes leur donnent des extases (9) ». L'abbé Moutonnet, d'Avignon, laisse à d'autres le soin de « dire comment la vieille queue de Voltaire, tombée depuis si longtemps dans la boue, s'est enfin rattachée à la perruque universitaire, et, se redressant insensiblement, a fini par couvrir toute la tête de l'illustre corps ». Il se contentera de constater que « le monopole de l'enseignement est impie (10) ».

(6) F. Génin, *op. cit.*, p. 200.

(7) *L'Atelier*, avril 1845.

(8) F. Génin, *op. cit.*, p. 198.

(9) *Ibid.*, p. 336.

(10) *Ibid.*, p. 339.

L'abbé Desgarets, chanoine de Lyon et traducteur de son fameux collègue Schmid, l'insipide moraliste des *Œufs de Pâques*, publie : *Le monopole universitaire dévoilé à la France libérale et à la France catholique*, et y déclare : « L'Université veut que tous ses élèves expliquent et apprennent la première idylle de Théocrite pour y contempler la conduite des boucs avec les chèvres et, comme le berger dont il y est question, envier le bonheur de ces frères de M. Michelet, de ces irréprochables enfants de Dieu (1). » Conséquences : « Le suicide, le parricide, l'homicide, l'infanticide, le duel, le viol, le rapt, la séduction, l'inceste, l'adultère, toutes les plus monstrueuses impudicités, les vols, les spoliations, les dilapidations, les concussions, les impôts et les lois injustes, les faux témoignages et les calomnies, la violation de tout ce que l'on nomme loi, les insurrections, les tyrannies, les révolutions, la mort, etc..., etc... Et, ajoute cet ardent pamphlétaire, selon l'Université, il n'y a pas plus de vice, d'injustice, de mal à faire toutes ces choses qu'il n'y en a pour le feu de brûler, pour l'eau de submerger, pour le lion de rugir... pour les boucs et les chèvres de Théocrite de servir de types et modèles à leurs frères du Collège de France et de l'École Normale et à leurs nombreux petits (12) ! » Ce chanoine en tient pour les boucs, et à ses regards visionnaires, c'est d'un véritable sabbat que Michelet et Quinet mènent la ronde parmi la jeunesse frénétique et abusée du Quartier Latin.

Mais c'est en vain que l'Église se déchaîne contre cette vague d'enthousiasme révolutionnaire. C'est en vain qu'elle fait appel aux forces spirituelles, multi-

(1) *Ibid.*, p. 203.

(12) *Ibid.*, p. 206.





## BIOGRAPHIES - RÉCITS HISTORIQUES

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

Dr René Allendy. PARACELSE, LE MÉDECIN MAUDIT..	24 fr.
Victor Basch. CARLYLE ..	27 »
Auguste Bréal. PHILIPPE BERTHELOT ..	21 »
Sir Austen Chamberlain. AU FIL DES ANNÉES (traduit de l'anglais par G. Debû)	15 »
Eve Curie. MADAME CURIE ..	25 »
Edition reliée ..	50 »
Jacques Debû-Bridel. ANNE GENEVIÈVE DE BOURBON, DUCHESSE DE LONGUEVILLE ..	32 »
Lucile Decaux. CHARLOTTE ET MAXIMILIEN, LES AMANTS CHIMÉRIQUES ..	18 »
— KATIA, LE DÉMON BLEU DU TSAR ALEXANDRE ..	18 »
— LOUISON, LE BEL AMOUR DU DERNIER ROI DE FRANCE ..	20 »
— LOULOU, PRINCE IMPÉRIAL ..	20 »
Lord Derwent. ROSSINI (traduit de l'anglais par Robert Alos) ..	15 »
Philippe Erlanger. HENRI III ..	15 »
— LE RÉGENT ..	25 »
Jeanne Galzy. CATHERINE DE MÉDICIS ..	20 »
Frank Harris. BERNARD SHAW (traduit de l'anglais par Madeleine Vernon et H. D. Davray) ..	28 »
Marguerite Henry-Rosier. ROUGET DE LISLE ..	16.50
J. Kessel. MERMOZ (avec une carte en double dépliant) ..	24 »
J. Lucas-Dubreton. JUNOT, dit "LA TEMPÊTE" ..	24 »
Gerstle Mack. "LA VIE DE PAUL CÉZANNE" (traduit de l'anglais par Nancy Bouwens) ..	33 »
F. V. Nardelli. L'HOMME SECRET (PIRANDELLO) (traduit de l'italien par A. E. Guillaume) ..	15 »
B. Nikolaïevski et O. Maenchen-Helfen. KARL MARX ..	30 »
Marthe Oulié. JEAN CHARCOT ..	21 »
François Poncetton. GALIGAI ..	20 »
Guy de Pourtalès. BERLIOZ ET L'EUROPE ROMANTIQUE ..	27 »
Edition reliée ..	65 »
Paul Rival. LES SIX FEMMES DU ROI HENRI VIII ..	15 »
— MARCEAU ..	18 »
— MARIE MANCINI ..	20 »
Renée de Saussine. PAGANINI LE MAGICIEN (préface de Jacques Thibaud) ..	24 »
Engénie Schumann. ROBERT SCHUMANN (traduit de l'allemand par Louise Servicen) ..	20 »
Comte Sforza. PACHITCH ET L'UNION DES YUGOSLAVES ..	20 »
Edith Sitwell. LA REINE VICTORIA (traduit de l'anglais par Jean Talva) ..	32 »
Alexis Tolstoï. PIERRE LE GRAND (traduit du russe par P. Stavrov et Victor Liona) ..	25 »
Gérard Walter. ROBESPIERRE, I. (LA MONTÉE VERS LE POUVOIR, 1789-1791) ..	18 »
— ROBESPIERRE, II. (LE BILAN D'UNE DICTATURE 1791-1794) (sous presse)	

\* \*

### HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS (DE CROMWELL A FRANÇO)

par Louis Mandin, J. Duret, Gabriel Perreux, Albert Crémieux, Lucien Descaves, Victor Serge, A. Rossi, René Lauret, Jean Cassou ..	27 »
--	------

\* \*

### ANATOMIE DES RÉVOLUTIONS

Collection dirigée par ROBERT ARON

Jean Cassou	Albert Ollivier
Quarante-Huit ..	La Commune (1871) ..
25 »	27 »